Un modèle du psychisme

Auteur :

Juignet Patrick

Résumé :

Un modèle est une construction théorique simplifiée, appuyée sur la réalité factuelle, mais qui n'est pas nécessairement réaliste (on délaisse le problème de savoir si l'entité décrite est réelle). Il correspond au choix épistémologique de s'en tenir à un niveau de description. Cet article propose un modèle structural du psychisme, car tous les composants sont articulés entre eux et interagissent. Plusieurs types de structurations psychiques sont envisageables et le dogme imposant seulement deux structures possibles doit être dépassé.

Texte intégral :

1. Histoire d'un modèle sans succès

Un bref rappel

Donner un modèle du psychisme n'a rien d'évident. Freud a d'abord employé le terme "d'appareil psychique" (*L'interprétation des rêves*, p. 455). Il ne s'agit évidemment pas d'une affirmation réaliste supposant un appareil (mécanique ou optique), mais d'une comparaison destinée à donner l'idée d'une structure, d'un système organisé, remplissant une fonction. Dans son œuvre, le terme de "modèle" est apparu tardivement, en 1938 (Freud S., *Abrégé de psychanalyse*, p.3).

La modélisation du psychisme est le cœur de la métapsychologie freudienne, mais après Freud, très peu d'auteurs se sont attachés à poursuivre en ce sens. La seule modification vient de Heinz Hartmann et Heinz Kohut qui ont jugé nécessaire de séparer les instances du moi et du soi. En France, Jean Bergeret et ses collaborateurs en ont donné une synthèse dans l'ouvrage *Psychologie pathologique* (Paris, Masson, 1972) réédité de nombreuses fois.

L'entreprise métapsychologique de modélisation du psychisme est en rupture avec les psychologies du mental ou de l'esprit, qui supposent aux pensées et diverses représentations une existence substantielle, de telle sorte qu'elles auraient une vertu de vérité et seraient à elles-mêmes leur propre explication. On est dans un tout autre paradigme : ici, le mental est considéré comme purement factuel et l'explication est à construire sur un plan théorique, théorie qui se synthétise en un modèle hypothétique. C'est, dit Heinz Kohut, "un modèle spécifique hautement abstrait distant de l'expérience" (Kohut H., *Le soi*, p. 6).

La modélisation du psychisme a finalement rencontré peu de succès, alors qu'elle pourrait être le pivot d'une approche scientifique de l'homme et apporter un éclairage intéressant à la psychopathologie. Proposer un modèle métapsychologique, c'est entrer dans une démarche dite instrumentaliste, ce qui est en rupture avec les conceptions psychologiques subjectivistes ou mentalistes. C'est probablement ce qui a déconcerté les uns et rebuté les autres. Il y a face à cette approche deux obstacles épistémologiques, que Gaston Bachelard a décrit dans *La formation de l'Esprit scientifique* : celui de l'expérience première et celui de la substantification. Par l'expérience première le psychisme est assimilé au mental, à ce qui se manifeste subjectivement et donné comme équivalent à l'esprit, à la substance pensante (voir : [L'idée d'esprit](#)).

Pour concevoir le psychisme il faut se départir de ces façons de penser et accepter qu'il s'agisse d'une entité construite de manière théorique et donc les constituants sont aussi des entités théoriques dont le rapport avec l'expérience subjective est lointain.

Un approche particulière

L'image du cristal, employée par Freud en 1932 (*Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, p. 80), est intéressante pour figurer l'idée de structure sous forme d'organisation géométrique stable. Cette analogie sous-entend une forme rigide et bien individualisable. Mais l'expérience clinique a fait douter de cette possibilité. La clinique offre souvent des tableaux nuancés, si bien que le modèle explicatif que l'on construit à partir des cas cliniques doit pouvoir s'adapter. Il ne correspond pas toujours à une forme bien précise.

Le psychisme s'édifie progressivement et donc le modèle doit pouvoir en rendre compte. Il doit être potentiellement évolutif. Lors de la psychogenèse, les éléments constitutifs du psychisme ne se développent pas à la même vitesse ni de la même manière, si bien qu'au terme de l'évolution, on n'a pas un ensemble absolument homogène et cohérent. Enfin, la structure du psychisme est composée de sous-structures articulées entre elles de façons diverses et il n'y a pas de raisons valables pour considérer que l'ensemble forme un bloc homogène ne pouvant prendre que deux formes (nous ne souscrivons pas au dogme des deux structures psychiques, névrotique et psychotique). Il y a plusieurs structures possibles dont le nombre ne peut être fixé arbitrairement.

Le modèle proposé dans cet article est souple et tient compte des évolutions théoriques contemporaines. Il met en jeu un ensemble de fonctions, instances, imagos et mécanismes connus qui sont recomposables en fonction de chaque cas.

2. Les principales fonctions psychiques

Nous appelons fonctions, les processus actifs donnant des capacités individuelles constatables par la clinique.

La fonction de contrôle limite l'excitation et permet une modération des réponses motrices ainsi que des manifestations émotionnelles (en particulier l'anxiété et l'agressivité). Elle se met en place dans les premières années, sous l'influence des parents et, en particulier, grâce au rôle d'apaisement symbolisant et de pare-excitation du maternage. L'absence de contrôle se traduit par des décharges émotionnelles et des passages à l'acte.

La fonction réalitaire détermine, pour l'être humain, ce qu'il considère comme la réalité. Cette désignation commence vers six-huit mois et se poursuit jusqu'à la quatrième année. Au centre de cette fonction, se trouve le jugement d'existence associé à ce que Jean Piaget (1967) appelle le schème de l'objet permanent. Ce jugement de réalité concerne aussi bien les personnes que les choses concrètes. Il est à signaler que la déficience des premières années peut mettre en péril la stabilité de la fonction réalitaire.

Une fois établi, le principe de réalité permet de reconnaître l'environnement qui est pourvu d'une résistance propre à laquelle il faut se plier si l'on veut arriver à ses fins. Ce principe permet une efficacité adaptative. Jugement d'existence, principe de réalité, spatialisation, temporalisation se combinent en une fonction dont la mise en œuvre est inconsciente. La solidité de la fonction réalitaire varie et elle est parfois très déficiente.

Les fonctions cognitives et représentationnelles participent au fonctionnement psychique. Rappelons brièvement les trois modes du fonctionnement cognitif.

Le mode cognitif ordonné se fonde sur les différences et les ressemblances, ainsi que sur des rapports logiques simples. Il sépare, trie, classe et associe selon des liens constants ce qui se propose à lui. Il choisit dans les éléments présents un agencement parmi plusieurs possibles en obéissant à des contraintes abstraites. Il ordonne selon des principes de symétrie, d'opposition, de contraire et d'équivalence. Il sépare l'identique et le différent, et établit des rapports entre eux. Le mécanisme d'ordonnement est régulier et cohérent. Le mode rationnel, logico-mathématique, épure, réduit à ses formes concluantes, permet des raisonnements valides. Ce mode ordonné permet la pensée rationnelle, l'intégration de la loi commune et les conduites adaptées.

Le mode cognitif non ordonné procède par ressemblance, contiguïté, condensation et déplacement. Il forme des représentations liées au corps et à la sensorialité. C'est ce qui explique pourquoi Gilbert Durand a pu identifier comme catégories générales de l'imaginaire, le postural, le digestif et le sexuel (Durand G., *Les*

structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, Dunod, 1992). Ce mode représentationnel admet les contradictions, il fait coexister les contraires et se moque de la chronologie. Cela correspond à ce que Cornélius Castoriadis nomme « imagination radicale », qu'il conçoit comme une « émergence de représentations ou flux représentatif magmatique » (Castoriadis C., *L'imaginaire comme tel*, Paris, Hermann, 2007). Il produit l'imagination et ses expressions culturelles, les rêves, les conduites ludiques ou folles. Il utilise volontiers le langage imagé.

Le mode conatif, qui a trait à l'action, aboutit à une programmation motrice sans passer par la mentalisation. Issu de la coordination sensori-motrice, il associe les perceptions et représentations visuelles, spatiales, proprioceptives de manière adaptée à la réalité, ce qui correspond en gros à ce qui est nommé fonctions exécutives par la psychologie cognitive. Ce mode conatif est préférentiellement opératoire, il a une efficacité pratique directe et ne nécessite pas une pensée explicite. Mais, il prend le plus souvent une forme explicite dans les explications pratiques, la transmission des façons de faire, les schémas techniques, etc.

3. Les processus psychiques

Les processus traitent les affects et les représentations concernant soi-même, l'environnement concret et social et surtout la vie relationnelle, en lien avec l'investissement pulsionnel. Il y a une mixité des processus, qui sont à la fois représentationnels et affectifs (pulsionnels).

Ce sont des modes de fonctionnement de l'appareil psychique comme l'écrivent Laplanche et Pontalis (Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de psychanalyse*. Ils sont plus ou moins élaborés. En l'état actuel des connaissances, on considère deux processus : le primaire et le secondaire. Pierra Aulagnier a proposé d'en rajouter un troisième plus archaïque (Aulagnier P., *La violence de l'interprétation*). Selon le processus dominant, leurs produits observables comme les scénarios imaginatifs, les rêves, les associations, les conduites, prennent des tournures différentes.

Le processus archaïque : Il traite de « pictogrammes », sortes de schèmes indiciels, c'est-à-dire des schèmes mis en route par des indices perçus, comme les formes du corps, des formes animales et autres. Nous sommes là dans une couche profonde à la jonction avec le neurobiologique qui est très mal connue.

Le processus primaire : Dans le processus primaire, les représentations sont simples, il n'y a pas de temporalité, elles sont traitées selon le mode du tout ou rien sans nuance ni partage. Il n'existe ni principe de non-contradiction (les contraires peuvent coexister) ni organisation temporo-spatiale classique, et l'information est traitée par déplacement et condensation. Il y a une labilité de l'investissement qui peut se déplacer. Cela permet les contre-investissements (investissements d'une tendance contraire). Ce mode de fonctionnement ne suit pas le principe de réalité, mais, au contraire, le principe de plaisir à la recherche d'une satisfaction immédiate.

Le processus secondaire : Dans le processus secondaire, les représentations sont nuancées, il y a une temporalisation et un principe de non-contradiction. L'investissement est lié et durable. Il suit le principe de réalité et organise des détours pour satisfaire le désir lorsque les contraintes concrètes l'imposent. Les investissements sont liés (fixes) et modérés. Le degré de recouvrement du primaire par le secondaire varie selon l'âge, les circonstances et la forme d'organisation psychique.

Le degré de recouvrement de l'archaïque par le primaire et du primaire par le secondaire varie, donnant des types de personnalités différents. Il reste encore de gros progrès à faire pour mettre en évidence les formes d'enchaînements représentatifs à l'œuvre dans ces processus. Le recouvrement des processus vient de la maturation qui s'effectue au cours du développement de l'enfant et de l'adolescent.

L'imagination résulte des processus primaire et secondaire (dans des proportions diverses) et des capacités de représentation, en particulier du langage imagé. Elle se traduit dans des formes subjectives (rêves, fantasmes, fantaisies, rêveries) ou objectivées et sublimées (peinture, littérature, cinéma). Elle traduit de manière variable les tendances pulsionnelles et des schèmes inscrits dans le ça. Le fonctionnement imaginatif se manifeste dans le jeu chez l'enfant, dans diverses formes individualisées (rêves, rêveries, fantasmes, histoires, illusions, hallucinations, etc.) et dans les formes culturelles élaborées que sont les arts. Ce fonctionnement donne aussi des conduites qui, dans certains cas, sont la mise en acte directe de

scénarios imaginaires. L'image visuelle et la pensée magique (symboliste) jouent un grand rôle dans le fonctionnement imaginaire au sein duquel le déplacement et la condensation sont constamment employés.

Il est à noter que l'approche métapsychologique ne peut rendre compte en détail des processus cognitivo-représentationnels et symbolico-langagiers, processus nombreux et complexes, qui demandent une étude à eux seuls.

4. Les constituants de base du psychisme

Ce sont des composants individualisables présentant une unité, même s'ils sont composés d'éléments multiples.

Les imagos : Pour constituer les éléments de base de la structure psychique, les imagos n'en sont pas moins complexes. Elles ont trait à soi et aux autres (les parents, les collatéraux). Ce sont des centres intégrateurs qui se constituent par couches successives, les plus récentes prenant le pas sur les plus anciennes. Ces formes sont complexes et portent sur des aspects différents : le corps, les signes de sexualité, la qualité (bonne ou nocive), la puissance. Les imagos sont composées à partir de certains éléments de la réalité et des exigences pulsionnelles.

Les structures fantasmatiques : Les structures fantasmatiques sont produites selon les processus primaires et parfois secondaires pour les plus élaborées, liant entre elles les imagos et intégrant à des degrés divers les défenses. Ces structures mettent dans des rapports variables l'objet et les imagos. Les structures fantasmatiques investies par les pulsions sont mobilisatrices et gouvernent les relations. Ces structures ou schèmes sont complexes, souvent constituées de couches superposées au fil de l'évolution individuelle. On peut donner l'exemple des fantasmes archaïques oraux qui organisent les rapports entre l'imgo de soi et l'imgo maternelle sous la forme de rapport de dévoration, incorporation, fusion, anéantissement. Les structures œdipiennes organisent des relations sexualisées entre parents et enfants et concernent trois imagos, celles du père, de la mère et de l'enfant. Elles sont destinées à être progressivement désinvesties.

L'objet : C'est une imago investie liée à une structure fantasmatique qui polarise le désir et dont la mise en jeu entraîne une satisfaction d'ordre libidinal ou narcissique. Il existe différents types d'objets selon le degré de l'évolution psychogénétique. L'objet est un élément de la structure psychique lié à la dynamique pulsionnelle et façonné par les structures fantasmatiques. Les personnes concrètes qui permettent de construire l'objet (les parents réels) ou ultérieurement correspondant à des choix pour concrétiser l'objet (les autres réels) doivent être bien distinguées de l'objet comme élément psychique. Nous les appelons les référents objectaux. Ces référents objectaux entrent dans une relation dialectique extrêmement complexe avec l'objet.

Les pulsions : Ce sont des forces d'origine biologique apportant une énergie et une orientation. Elles représentent « dans le psychisme les exigences d'ordre somatique » (Freud S., *Abrégé de psychanalyse*, 1938). La pulsion d'origine biologique génère les forces à l'œuvre dans le psychisme. Le ça est constitué par les pulsions organisées dans des formes structurées par les événements de la vie (voir au-dessus, les structures fantasmatiques). Autrement dit, ce qui vient du biologique y prend une forme plus élaborée, psychique, dit Freud. Cela va dans le sens de la continuité entre le neurobiologique et le cognitif au sein du psychisme.

Les mouvements affectifs, expliqués par des déplacements de l'investissement pulsionnel, sont supportés par des processus neurobiologiques et endocriniens. Parler de pulsion et d'investissement est légitime, car nous n'avons pas de connaissances précises de ces processus. C'est une manière de les saisir et d'en tenir compte en se situant à un niveau de description différent du neurobiologique. Le terme de pulsion désigne l'investissement des éléments psychiques et la poussée générale, la force dynamique qui est à l'origine des actions. On considère deux grands types de pulsions, les pulsions libidinales et les pulsions agressives. Selon qu'elles se portent sur soi ou sur l'objet, on les qualifie de narcissiques ou objectales.

5. Les instances psychiques

Ce sont des systèmes complexes dont la formation progressive explique la constitution de la personnalité.

Le ça : On y regroupe les pulsions et les structures ou schèmes relationnels. Dans le ça, les pulsions sont liées à des schèmes relationnels construits pendant l'enfance et l'adolescence. Leur agencement est régi par le processus primaire et le principe de plaisir. Les schèmes qui organisent et gèrent les pulsions se constituent précocement au cours de la psychogenèse et se remanient jusqu'à l'adolescence. Une fois inscrits, ils sont stables (« l'inconscient ignore le temps »). C'est ce qui fait la particularité du ça, une fois constitué, il est insensible au temps et à la réalité, c'est-à-dire qu'il est spontanément immuable. C'est à la liaison entre pulsions et schèmes relationnels qu'on attribue la détermination des conduites concernant les autres, la sexualité, la nutrition (oralité, analité), la prédation, la violence. L'inscription de schèmes a une part représentationnelle et une part neurobiologique difficilement départageables. Les expériences du jeune âge, avant l'apparition du niveau représentationnel, sont inscrites et mémorisées par l'intermédiaire du niveau neurologique. Piera Aulagnier a parlé de « pictogramme » pour ces traces primitives. Le principal problème posé par ces schèmes relationnels, quel que soit leur mode d'inscription, est que certains sont fixés et ne peuvent être changés malgré les efforts thérapeutiques.

Le moi : Le moi a une fonction de régulation et de contrôle. Son rôle principal est de gérer des exigences diverses et contradictoires : exigences pulsionnelles par rapport à celles de la réalité, rapports antagonistes des instances entre elles (ça/surmoi/idéal du moi). Il permet l'auto-observation, la prise de distance et donc une certaine connaissance de soi. Le moi utilise à son profit le processus secondaire, la fonction réalitaire (avec en particulier le principe de réalité), la fonction symbolique, et certains mécanismes de défense. Il a un rôle régulateur de l'action qu'il diligente ou qu'il inhibe. Il émet des signaux d'alerte devant ce qui est considéré comme un danger, le plaisir ou le déplaisir. En fonction de l'alerte, il se mobilise pour militer en faveur de la dynamique psychique en cours ou pour lutter contre. Même si on le distingue du soi, il forme un système très complexe. Il régule, rectifie le fonctionnement psychique. Par exemple, il tempère les effets irréalistes des mécanismes de défenses. Ce qui le caractérise spécifiquement, c'est de gérer l'ensemble du fonctionnement psychique malgré les divergences existant au sein même du psychisme.

Le soi : Dans notre modèle du psychisme, nous distinguons le soi et le moi, considérant le soi comme l'instance identitaire. Cette instance est centrée par l'image de soi-même plus ou moins investie selon des modalités différentes, ce qui correspond au narcissisme primaire et secondaire. À partir de l'imago de base (identification primaire), le soi se constitue par des identifications successives (identifications secondaires). Le soi a des fonctions qui en font une instance à part entière. Il a d'abord un rôle de synthèse qui permet l'unification et l'individuation. Le fondement de l'identité est constitué par le corps, entendu ici comme élément psychique ayant une unité, une limite, des caractéristiques. L'identification primaire, fondatrice du soi vient de la constitution et de l'unification du schéma corporel qui se fait à partir de la réalité somatique, mais aussi à la perception des proches. Ensuite, se met en place la fonction qui assure l'identité, ce qui permet la stabilité de la personne au fil du temps. Le soi est source d'illusion et de méconnaissance par rapport à soi-même, car il en donne une vision transparente, unitaire, valorisée ou dévalorisée, de manière tout à fait irréaliste. En désignant le soi comme instance à part entière, nous nous séparons de la conception classique.

Le surmoi : On y place les interdits et les éléments identificatoires issus des parents et de la socioculture. C'est le support de la loi commune lorsque celle-ci a été intégrée, adoptée par la personne. On peut distinguer un surmoi archaïque et un surmoi évolué. Le surmoi archaïque, né précocement, est étroitement lié aux pulsions agressives. Il impose des exigences tyranniques et mortifères à l'ensemble du fonctionnement psychique. Il est lié à des imagos parentales archaïques. Le surmoi évolué se constitue tardivement, après l'œdipe. Les identifications issues des imagos parentales idéalisées donnent force aux interdits. Certains conçoivent le surmoi comme une partie évoluée du moi lorsque vient s'y intégrer la loi commune. Le surmoi est en rapport avec l'idéal dont il se sert comme élément de comparaison favorable ou défavorable. Il vient réguler les schèmes relationnels du ça et constituer de nouveaux schèmes de conduites, mais au prix d'un conflit (c'est le conflit névrotique typique).

L'idéal : Nous proposons de rassembler dans une même notion, le moi idéal, le soi idéal et l'idéal du moi, considérés comme formes voisines évolutives. On peut considérer un idéal archaïque, lié au narcissisme

primaire, qui est parfois appelé « moi idéal ». Il regroupe des traits archaïques institués comme modèles, et il fonctionne sans nuance, de manière irréaliste. Dans sa forme évoluée, liée au narcissisme secondaire, l'idéal est appelé « idéal du moi » et devient tempéré. L'idéal est porteur de modèles plus ou moins parfaits. La dynamique de comparaison entre le soi et l'idéal provoque des mouvements du narcissisme. En cas de réussite, il y a un investissement du soi et en cas d'échec désinvestissement du soi.

6. Le fonctionnement d'ensemble du psychisme

Les différents fonctionnements

La dynamique : La dynamique décrit le jeu des forces en présence et les antagonismes des instances entre elles. La dynamique correspond au jeu des éléments entre eux. Ces éléments sont ceux que nous avons définis ci-dessus. Opposition, conflit, composition, mise en avant ou repli sont les modalités de cette dynamique. La dynamique dépend des éléments structuraux et de l'économique (voir après), car l'investissement des éléments détermine leur importance, leur force dynamique. La dynamique joue un rôle explicatif important dans la pathologie, puisqu'elle permet de rapporter les symptômes au jeu de forces antagonistes (entre pulsions agressives et libidinales), à des interactions conflictuelles entre instances (entre ça et surmoi, entre soi et moi) ou à des déséquilibres dans le système du fait d'un élément manquant ou insuffisant (fonction symbolique ne s'exerçant pas, surmoi absent).

L'économique : L'économique correspond au flux et à la force des investissements. L'économique est indispensable, mais c'est une conceptualisation qui reste assez floue car la notion « d'énergie psychique » demeure difficile à définir. C'est un concept quantitatif qui reste purement qualitatif, car aucune mesure n'en est possible.

L'économique concerne les investissements dits objectaux et narcissiques. Elle rend compte de la mobilisation psychique en décrivant les mouvements d'investissement et de désinvestissement de l'objet et du soi. Elle rend compte de la puissance des manifestations du ça. Freud, attaché à un étayage biologique, a distingué les pulsions d'autoconservation qui alimentent les investissements narcissiques et les pulsions sexuelles qui alimentent les investissements objectaux. Mais, il faut aussi considérer les pulsions agressives. Si la pulsion est ce qui, à l'arrière-plan, génère les forces à l'œuvre dans le psychisme, alors, à côté des forces libidinales, il faut postuler des forces destructrices. Chaque type de pulsion peut alimenter le courant narcissique ou objectal.

Il faut rester prudent sur ce sujet pour éviter les dérives vers des propos spéculatifs invérifiables. La dimension économique est indispensable, elle correspond à l'ancrage du psychique dans le neurobiologique, ancrage qui reste mal connu. Nous employons le terme d'investissement de manière floue, de façon à éviter d'avoir à discuter sur l'énergétique, la nature de la libido ou l'étayage neurophysiologique des pulsions. Les mouvements affectifs, les déplacements de l'investissement sont désignés par le terme d'énergie psychique, mais cette énergie n'a pas une existence propre qui serait mesurable ou même simplement montrable. La libido, l'investissement, le pulsionnel, l'énergie psychique sont des termes qui ne peuvent prétendre à aucun réalisme. Ils nomment la force motrice qui vient de processus neurobiologiques et endocriniens. Ils sont liés au niveau biologique.

Mécanismes particuliers

Les mécanismes généraux : En associant les divers types d'explications, on peut retracer les mouvements psychodynamiques. Par exemple, on dira que le refoulement survient comme moyen de défense contre l'angoisse, lorsque tel événement, significatif pour le sujet, provoque une poussée pulsionnelle. La psychodynamique est liée à la psychogenèse, car tout mouvement est lié à l'histoire, mais elle s'en distingue par l'accent mis sur la dynamique psychologique actuelle et son caractère précis. Elle correspond à la théorisation psychopathologique, c'est-à-dire l'explication donnée pour expliquer le symptôme. Par exemple, dans les névroses, on explique les symptômes par le refoulement concernant la sexualité, refoulement qui est survenu suite à l'angoisse de castration. La psychopathologie fine s'applique aux cas individuels et permet des prévisions conjecturales.

Sur le plan dynamique, une même organisation psychique peut, selon le moment, avoir des modes de fonctionnement différents. Les circonstances de la vie peuvent rendre une instance efficace ou déficiente, ce qui influe sur le fonctionnement d'ensemble du psychisme. Par exemple, si le moi est renforcé par un environnement cadrant, il peut endiguer certains schèmes relationnels du ça si bien que les conduites prendront, dans ce cas, une tournure mature et adaptée. Inversement, si les circonstances le fragilisent (perte de repères), le moi perd de son efficacité et donc libère les autres instances. Il peut se produire de violentes poussées pulsionnelles. Autre exemple, si le soi subit un déficit massif (lors d'un échec considéré comme grave), il peut déstabiliser le moi et provoquer une régression. Ces déstabilisations sont appelées des « décompensations » lorsqu'elles sont aiguës, mais elles peuvent se chroniciser et provoquer des fonctionnements régressifs durables.

Les mécanismes de défense : Les mécanismes de défense sont des processus particuliers destinés à traiter des contradictions entre différentes exigences. Les mécanismes de défense peuvent être régis par les processus primaire et secondaire et, selon le cas, prendront des allures différentes. Ils sont nombreux. Donnons comme exemple le déni (consiste à considérer inexistant ce qui gêne), la dénégation (nier la tendance conflictuelle), le clivage (fonctionnement séparé et alterne des différentes composantes psychiques), le refoulement (exclusion de la tendance conflictuelle qui reste active), la projection (attribution à autrui de tendances diverses). Certains de ces mécanismes sont archaïques (déni, clivage, projection) d'autres plus élaborés (dénégation, refoulement). Notons à cette occasion qu'un mécanisme de défense n'est pas pathologique en soi ; il le devient s'il n'est pas tempéré et modéré par les processus secondaires.

Les complexes pathogènes : Un complexe est un ensemble constitué de représentations liées aux pulsions. Il est relié à une structure fantasmatique à laquelle il donne une forme particulière, l'ensemble jouant un rôle décisif dans l'organisation pulsionnelle. Ces groupements agissent en permanence, quoiqu'à des degrés variables selon les moments, sur les conduites du sujet. Un complexe comportant des aspects prégénitaux issu des scènes marquantes (traumatiques) joue un rôle pathogène. Il produit une dérivation de l'énergie libidinale et grève l'action des formes fantasmatiques évoluées (qui existent sous une forme ou une autre dans la personnalité névrotique) en leur opposant un contrepoint contradictoire. Un complexe pathogène correspond à l'inscription dans la structure psychique du passé infantile qui, ayant pris de l'importance, constitue un point de fixation qui entrave l'évolution.

7. Une évaluation globale du psychisme

Étant donné qu'il n'y a pas un nombre précis de combinaisons possibles entre les éléments constitutifs, plusieurs types de structurations (d'organisations psychiques) sont envisageables. Dans l'état actuel des connaissances, on décrit trois grands types d'organisation de la structure psychique : structure névrotique, structure psychotique, structure intermédiaire (à dominante narcissique ou à dominante perverse). Pour chacune, les éléments constitutifs présentent des particularités (ils sont présents ou absents, plus ou moins investis, plus ou moins efficaces), leurs relations sont différentes (agonistes, antagonistes, tempérées ou pas). Ces types de structures constituent des formes stables et identifiables par l'approche clinique.

Comment juger des caractéristiques du psychisme individuel ? En évaluant chaque fonction et système à partir de la clinique. Les fonctions sont-elles efficaces, évoluées et coordonnées entre elles ? Les instances sont-elles archaïques ou bien élaborées ? Quel est l'équilibre pulsionnel au sein du ça ? Il faut aussi juger de la capacité régulatrice du moi, du caractère des structures fantasmatiques et de l'objet. La dynamique est-elle conflictuelle, y a-t-il un déséquilibre d'investissement, les mécanismes de défense sont-ils archaïques ou élaborés ?

Ainsi, différents types de modèles peuvent être distingués. Les aspects nettement pathologiques du caractère sont dus soit à une forme peu élaborée (archaïque) du fonctionnement psychique, soit à un déséquilibre pulsionnel. Quant aux crises bruyantes avec recrudescence symptomatique, elles s'expliquent par une déstabilisation, on dit une « décompensation » de l'équilibre psychique. L'équilibre, qui permettait une adaptation des conduites, se rompt et des symptômes évidents et gênants apparaissent.

Le modèle du psychisme donne une assise théorique précise, transmissible, critiquable, évolutive, permettant d'expliquer les conduites saines ou pathologiques de l'homme. Il pourrait être au cœur d'une [psychopathologie à visée scientifique](#), car donner un modèle explicatif des faits cliniques et scientifiquement

recevable. Il correspond au choix épistémologique de s'en tenir à un niveau de description, sans entrer dans l'opposition ontologique entre biologique et psychologique.

La métapsychologie offre un énorme avantage pratique, car sa mise en œuvre apporte une distanciation utile. Elle offrant un outil qui permet de s'interroger sur les déterminations concernant telle attitude, telle conduite, tel discours, tel symptôme, etc... Avoir cet instrument théorique à disposition permet se distancier de la situation clinique et simultanément d'avoir une intelligibilité de ce qui se passe. La métapsychologie invite à constamment différencier la subjectivité de la structure psychique qui contribue à la produire.

Bibliographie :

Aulagnier P., *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1975.

Bergeret J., *La personnalité normale et pathologique*, Paris, Bordas, 1974.
et coll, *Psychologie pathologique*, Paris, Masson, 1986.

Boulanger J.-J., "Aspects métapsychologiques", *Psychologie pathologique*, Paris, Masson, 1972.

Castoriadis C., *L'imaginaire comme tel*, Paris, Hermann, 2007.

Durand G., *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992.

Freud S., (1900) *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

(1915) *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

(1932) *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1975.

(1938) *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1975.

Juignet P., *La psychanalyse une science de l'homme ?*, Genève-Paris, Delachaux et Niestlé, 1999.
Manuel de psychopathologie générale, Grenoble, PUG, 2015.
Manuel de psychothérapie et de psychopathologie clinique, Grenoble, PUG, 2016.

Kohut H., *Le soi*, Paris PUF, 1974.

Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, PUF, 1978.

Widlöcher D., *Traité de psychopathologie*, Paris, PUF, 1994.

Widlöcher D., Braconnier A., *Psychanalyse et psychothérapies*, Paris Flammarion, 1996.

Webographie :

Juignet, Patrick. La psychopathologie est-elle une science ? *Philosophie science et société* [en ligne]. 22 juillet 2015. URL : <https://philosciences.com/philosophie-et-psychopathologie/psychopathologie-psychiatrie-psychanalyse/159-psychopathologie-une-science>.